

contraire, messieurs, l'est toujours. Si elle emploie souvent, très-souvent, le mensonge ou la *fiction*, ce n'est que pour mieux faire ressortir la vérité dans tout son éclat. A l'aide de ce déguisement elle peut circuler impunément, sous les yeux de ceux-là même qu'elle attaque le plus impitoyablement. Les ornements que le fabuliste ingénieux et adroit lui prête la font accueillir chez les puissants dont elle châtie l'orgueil sans les effaroucher, et chacun du reste, car la nature humaine est, je pense, ainsi faite, sera tout disposé à se faire intérieurement l'application d'un récit ou d'une fable qui l'aura ému et lui aura reproché un vice ou un défaut, pourvu qu'il ne soit pas dépourvu de pénétration.

Donc la fable est non-seulement instructive, mais morale, essentiellement *morale*. Cela est tellement vrai, messieurs, que du moment que la fable est veuve de moralité, elle perd son titre glorieux de fable pour tomber dans la catégorie des contes.

A un certain point de vue, a dit fort judicieusement un commentateur habile, la fable est la poésie même ; car toute poésie est une fable. En effet, que l'on considère la poésie au point de vue de la forme ou du fond, du style ou du sujet, et l'on y découvrira constamment la métaphore. Otez la métaphore, la poésie devient impossible. Or, messieurs, qu'est la métaphore, sinon l'image. Et l'image dit deux choses, c'est-à-dire ce qu'elle représente et ce qu'elle cache ou plutôt ce qui se révèle par elle-même, d'où découle naturellement une troisième chose qui nous représente le rapport de l'image avec ce qu'elle exprime. Ainsi donc la meilleure et la plus courte définition de la fable sera celle-ci :

*Une leçon de sagesse, cachée sous une image.*

D'après ce que je viens d'énoncer, il faut nécessairement trois choses pour l'apologue : une vérité quelconque, d'abord ; ensuite une image quelconque pour l'habiller et la faire ressortir, et enfin le rapport entre cette vérité et cette image.

De l'harmonie parfaite de ces trois points fondamentaux dépend la beauté de la fable.

Il est sans doute encore deux points importants ou plutôt deux mots sacramentels que j'allais passer sous silence, mais que vous avez déjà devinés sans doute, messieurs ; je veux dire le *goût* et les *règles*. Mais sans considérer ces deux grands mots comme des épouvantails, abordons-les franchement, pesons leur puissance et voyons si elle ne ressemble pas un peu à ces fantômes qui naissent avec l'obscurité et meurent avec la lumière.

Le goût est le bon ton littéraire, ce sentiment des convenances, mais ce sentiment est aussi passager, aussi fugitif que les convenances elles-mêmes. Autre temps, autres mœurs. Tout change et se modifie ici-bas. Ainsi, par exemple, les fables d'Esopé, si courtes et si nues qu'elles soient, pouvaient fort bien passer pour des prodiges d'esprit et d'imagination dans son temps, tandis qu'aujourd'hui on les trouverait trop

sèches, trop arides et surtout trop dépourvues de détails et d'ornements. Certaines fables de Lafontaine même, de l'immortel Lafontaine, de l'inimitable Lafontaine n'ont plus cette grâce et ce charme qu'elles possédaient, il y a quelque vingt ans, parce qu'elles ne sont plus de notre époque, et qu'elles ont perdu leur actualité. Et certes l'on ne dira pas que Lafontaine manquait de goût. Le goût n'est donc, en fait de poésie et d'apologue, puisque la fable est la poésie, comme je l'ai dit tantôt, qu'une chose très-secondaire, je dirai plus : une affaire de convention et de circonstance, entièrement subordonnée aux temps et aux pays.

Quant aux règles, (en fait de poésie bien entendu,) elles ont, je l'avouerai, quelque chose de fixe et de déterminé, mais elles ressemblent un peu aux *lisières*. Elles assurent, il est vrai, les premiers pas de l'enfant, mais elles entravent la course de l'homme. Le génie ne les reconnaît pas. Il s'en affranchit ; il lui faut de l'espace et de l'air. Ses inspirations, voilà ces règles. Il a la conscience de sa force. Il sait que tôt ou tard son siècle ou la postérité lui rendra justice, aussi brave-t-il quelquefois les opinions d'une société qui demain ne sera plus, lorsqu'il travaille pour toutes les sociétés à venir.

A l'appui de ce que j'avance là, je ne puis citer un exemple plus frappant que celui du chantre d'Ilion.

Trois mille ans ont passé sur les cendres d'Homère,

A dit Chénier en vers magnifiques que la grandeur seule du sujet pouvait lui inspirer,

Et depuis trois mille ans Homère respecté

Est jeune encore de gloire et d'immortalité.

Cet Homère, si jeune encore de gloire et d'immortalité, que fut-il toute sa vie ? Un mendiant sublime. Après avoir chanté, le jour, ses admirables épopées, à peine trouvait-il le soir un toit hospitalier où reposer ses membres fatigués. Il est vrai qu'après sa mort, sept villes grecques se disputèrent l'honneur de lui élever un mausolée superbe. Hommage tardif ! Le grand homme n'était plus, et l'histoire impitoyable, inflexible, accuse la Grèce, de siècle en siècle, d'avoir laissé mourir de misère son plus grand poète !

Cependant, à peu près vers la même époque, vivait en Phrygie un esclave étrangement difforme, bossu et tortu qui avait abusé de la permission d'être laid ; à telles enseignes que son premier maître l'offrit en vente un jour, afin de le faire servir de loup-garou, à un de ses amis chargé d'une lourde famille. Esopé, puisqu'il faut le nommer, cachait toutefois sous cette enveloppe, presque repoussante, une intelligence peu commune. La nature qui l'avait traité en marâtre, quant au corps, l'avait en revanche doté d'un esprit aussi subtil que profondément observateur, et cet esprit ne tarda pas à faire l'admiration de ses maîtres. Bientôt même sa réputation franchit les villes grecques. Plusieurs rois de l'Asie se disputèrent, tour à tour, l'esclave phrygien et cherchèrent à le retenir à leur cour, en le comblant à l'envie de présents magnifiques.